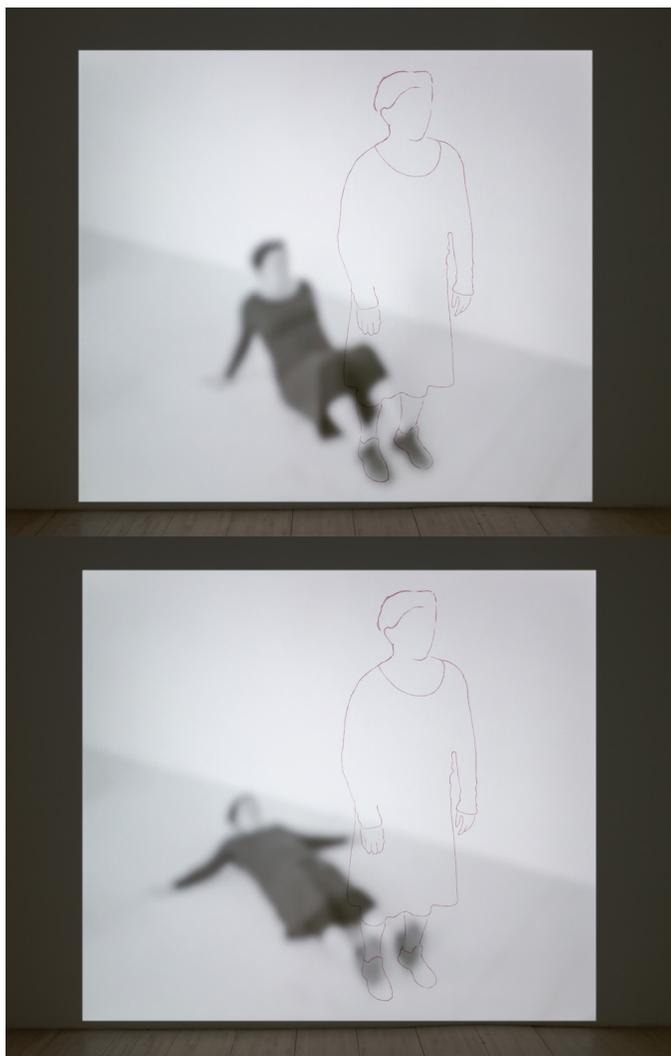


Généalogie



L'origine d'un mouvement, exposition personnelle de Manon Labrecque déployée dans les trois salles d'exposition chez AxeNéo7, réunit cinq œuvres récentes. L'artiste poursuit son exploration de thèmes qui lui sont chers : le mouvement et ce qui en découle, comme l'animation, le ralentissement, l'arrêt; la question du double; le mutisme d'un corps; la relation entre le toucher et le regard; la prégnance d'un souvenir; le présent; l'expérience. Une figure est au centre de toutes les œuvres : une femme, un corps de femme. Celle-ci retient un mouvement, relance une action, observe, dessine, s'estompe. Elle *pense* son ombre et l'apprivoise. Apprivoiser demande du temps.

L'exposition a été conçue de manière à suggérer au visiteur un parcours ouvert, l'invitant à passer d'une salle à l'autre. Passer au sens de parcourir et de traverser un lieu, ce qui sous-entend un mouvement, une transformation, mais aussi passer au sens d'être et de disparaître face à l'œuvre. L'ensemble de l'exposition repose sur l'idée que l'œuvre, née d'un mouvement de la pensée, crée à son tour un mouvement, une émotion, chez le visiteur. En passant de la salle des ombres à la salle de la lumière, puis à la salle des traces, pour repasser par la salle des ombres, le visiteur anime l'espace, en expérimentant un mouvement circulaire infini.

—
apprentissage, 2015
installation

vidéo HD, noir et blanc, 5 min 56 s
dessin au mur

— la salle des ombres —

La première salle réunit trois œuvres. Manon Labrecque présente deux installations vidéo qui entretiennent un lien étroit avec la projection d'une image en mouvement et une image fixe dessinée, établissant entre elles un rapport d'échelle vertigineux. *apprentissage* (2015) propose la rencontre entre une image vidéo projetée et un dessin tracé directement sur le mur : un personnage féminin légèrement plus grand que nature en quête de son ombre. Au début de la vidéo, la ligne rouge qui a été tracée au mur cerne la forme fluide et trouble d'un corps. Puis, la forme se détache lentement du dessin, laisse place à une silhouette, se recroqueville progressivement et s'allonge au sol pour devenir ombre. Nous assistons à l'une des plus singulières performances de l'artiste : de la position verticale à la position horizontale, un corps est devenu ombre¹. Dans ce passage subtil de la

forme à l'informe, comme seule Manon Labrecque sait le créer², l'ombre se lit comme le double indissociable de l'être et une entité distincte, dotée de ses propres mouvements. Il est question ici d'une oscillation entre substance et essence. L'apprentissage auquel le titre fait référence consisterait à apprendre à devenir une ombre, à donner forme à son ombre. Troublante expérience qui se prolonge dans les mots du physiologiste Claude Bernard : « L'expérience n'est au fond qu'une observation provoquée³. »

touchée (2015) évoque un contact ultime avec soi et révèle qu'on existe par le toucher. Une vidéo, en rétroprojection, montre une femme – l'artiste, les yeux fermés – qui avance lentement les mains devant elle. À nouveau, une performance singulière. Toute son énergie semble canalisée pour tendre vers un point précis. L'espace qu'elle parcourt est virtuel



—
touchée, 2015
 installation

vidéo HD, noir et blanc, 4 min 50 s
 dessin sur papier calque



jusqu'au moment où, entre les mains filmées et celles dessinées sur un écran suspendu dans l'espace d'exposition, le contact s'établit. Dans ce court instant de réconciliation avec soi, temps et espace s'évanouissent. Il y a événement, présence. L'artiste confie : « Parfois je me demande si mes mains ne sont pas des corps étrangers et qu'elles sont là pour me tenir compagnie⁴. »

dessous ma chair rouge (2015) propose un face à face entre deux projections vidéo ponctuées d'éléments sonores diffusés par intermittence. Nous découvrons deux temps d'un visage de femme qui, en mouvement, se dissout sous nos yeux et s'échappe. Cette femme camoufle de la main une expression de son visage et masque sa bouche – geste posé par discrétion, retenue, embarras ou honte ? Sur le mur opposé, elle se voile les yeux de la main comme pour s'abstraire à notre regard, devenir invisible ou disparaître. Cet échange désarmant de regards et d'expressions voilées expose intimité et vulnérabilité.

dessous ma chair rouge propose un autre récit de contact.

—
dessous ma chair rouge, 2015
 installation

vidéo, couleur, son, 1 min 47 s
 vidéo, couleur, son, 5 min 56 s

— la salle de la lumière —

moulin à prières (2015) est une installation composée de trois dispositifs de projection d'images et de diffusion de sons. La salle est envahie par l'apparition d'images projetées qui, grâce à des mécanismes cinétiques créés par l'artiste, glissent sur les murs et le plafond. Vertige. Cette œuvre complexe repose sur un principe d'animation image par image, associé au pré-cinéma. Trois actions chorégraphiées sont représentées; ce sont des postures et des gestes simples : le haut du corps d'une femme vêtue de rouge cachant son visage de ses mains; deux mains s'ouvrant en trois temps; une femme de dos basculant à la renverse. Elles se manifestent en continu, l'une après l'autre,

deux par deux et les trois à l'unisson. Les « mécanismes de réanimation de l'image⁵ », conçus en bois et auxquels s'ajoutent des lentilles sur pied, se déploient en un savant assemblage d'éléments sculpturaux. Le mouvement des mécanismes, amplifié à l'aide de micros de contact, produit la bande sonore de l'œuvre⁶. Le visiteur se retrouve au cœur d'une fascinante machine dotée de mouvements rotatifs, d'éclats de lumière, d'images projetées, de frottements où la circularité, le flux des images et la régularité des rythmes sonores produisent un effet envoûtant et apaisant. Trois états du corps s'offrent à lui : confiance, lâcher-prise et abandon. Devant *moulin à prières*, je ne peux m'empêcher de penser à *Earth Piece* (avril 1963), œuvre conceptuelle de Yoko Ono dont les instructions offertes au lecteur se lisent comme suit : « *Listen to the sound of the Earth turning*⁷. »

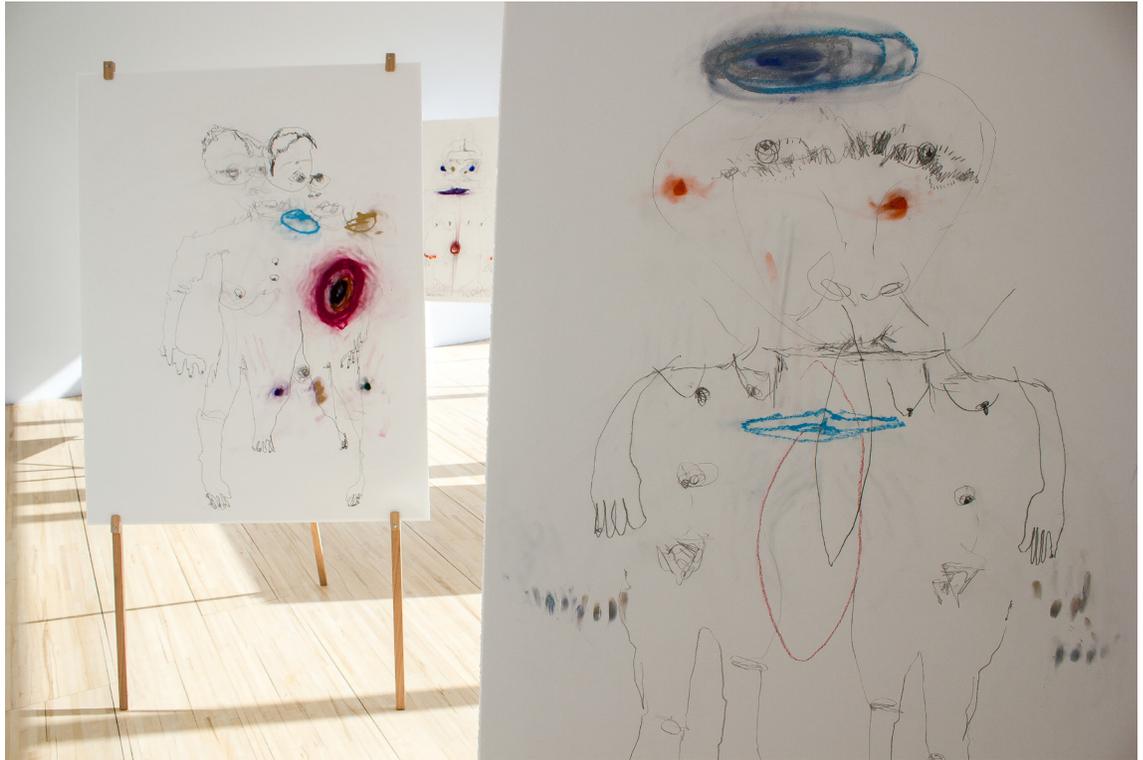


—
moulin à prières, 2015
 installation cinématique et sonore

chêne rouge, aluminium, trépieds,
 moteurs, lampes DEL, lentilles,
 impressions sur pellicule transparente,
 pinces, microphones de contact,
 haut-parleurs, console de mixage,
 amplificateur, circuit électronique

— la salle des traces —

La salle qui accueille *les uns* (2008-2015), série de dessins déposés sur des chevalets⁸, baigne dans la lumière et le silence. Six dessins flottent littéralement dans l'espace. Créé à deux mains, les yeux fermés⁹, chaque dessin révèle des figures doubles, gémellaires : corps en fusion, parallèles, superposés ou, encore, se tenant à distance l'un de l'autre. Le mouvement si important pour Manon Labrecque se traduit ici par le geste et le trait. Des corps fragilisés émergent des lignes vibrantes, hachurées, auxquelles s'ajoute parfois une tache ou une masse de couleur. Aériennes, ces figures sont troublantes de réalité physique, de corporalité : des mains aux ongles rouges, des yeux écarquillés, un corps dont la poitrine est couverte d'yeux ; un autre ayant une tache rouge carmin près du cœur, des corps fusionnés, un halo bleu flottant au-dessus du crâne, deux silhouettes fusionnelles irradiant d'énergie lumineuse. L'intensité émanant des dessins est décuplée par le silence de cette salle, leur offrant une « disposition de résonance », pour reprendre la définition du silence, énoncée par le philosophe Jean-Luc Nancy : « Le "silence" en effet doit ici *s'entendre* non pas comme une



les uns, 2008-2015
installation (détail)

6 dessins, graphite et pastel à l'huile sur papier
6 chevalets en chêne rouge

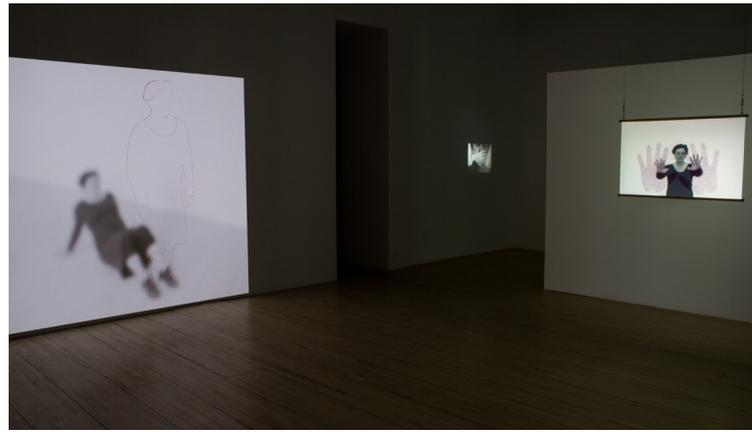
privation mais comme une disposition de résonance : un peu – voire exactement ... – comme dans une condition de silence parfait on entend résonner son propre corps, son souffle, son cœur et toute sa caverne retentissante¹⁰. »

Dessiner est une activité autoréflexive qui engage Manon Labrecque dans son être le plus profond. Elle lui permet de retrouver des états physiques et de retourner vers des zones insoupçonnées de sa mémoire. Dessiner tout comme se préparer à se filmer en vidéo est pensé et vécu comme une performance, une épreuve, une expérience – corps à corps entre l'artiste et le médium qu'elle choisit, entre l'artiste et le mouvement de toute chose dont elle tente de s'approcher.

— être —

La généalogie est la recherche de la parenté et de la filiation des personnes. Par métonymie, la généalogie peut aussi désigner le fruit de la recherche qui alimente une pratique artistique et qui se matérialise dans un dessin, une vidéo ou une installation. Il est intéressant d'imaginer qu'une pratique artistique puise ses origines dans un mot qui embrasserait l'intuition de départ et son renouvellement au fil des ans. En observant les œuvres de Manon Labrecque, un mot s'impose : être. L'être, c'est le soi, l'autre, le double. Être parle de présence, d'ancrage en un lieu précis et d'existence. Être révèle à la fois une expérience du temps et de la durée tout comme une expérience avec l'espace et, donc, avec un lieu précis – dans une forme de fusion avec l'espace et le temps. L'être se définit dans la répétition – dans la reprise d'un geste, d'un mot; dans le retour d'une image ou d'un son mémorisé; dans le retour vers cette image ou ce son mémorisé; dans la recherche de ces instants, de ces états, de ces espaces qui font que l'être est *autre* pour exister, se manifester ou pour se dissoudre. Hésitation, vacillement des affects.

En s'attardant à la généalogie d'un œuvre, c'est à la fois la question de l'origine et celle de la famille qui sont soulevées. Ici, le terme *famille* peut s'entendre comme tout ce qui touche aux affinités (philosophique, symbolique, conceptuelle, formelle) qui relie une artiste à d'autres artistes, par exemple. Par extension, il englobe aussi tous ces liens qui se tissent entre les œuvres et dont plusieurs se font à l'insu de l'artiste, absorbée dans son processus de création. Au fil des ans, elle développe une famille¹¹ de formes, d'images, d'expériences. Quelques-unes d'entre elles ont été identifiées et commentées dans ce texte. Elles convergent toutes vers le mouvement, élément fondamental qu'Étienne-Jules Marey a défini comme « le plus apparent des caractères de la vie¹². » Le mouvement introduit le temps dans l'image, relie le virtuel et l'actuel, réanime la mémoire du corps, Manon Labrecque n'a de cesse de l'explorer.



—
**apprentissage, dessous ma chair
rouge, touchée, 2015**

—
Nicole Gingras

1. La vidéo *Hara-Kiri (exercices)* (1998) relate une série de 12 « petites morts » comme autant de rituels où la substance du corps se sépare momentanément pour flotter au-dessus de celui-ci.

2. Au fil des ans, Manon Labrecque a pensé divers dispositifs au tournage ainsi qu'au montage pour exercer des transformations sur les images : visage, corps, objet, espace se métamorphosent. Par exemple, *En deçà du réel* (1997) est une vidéo où le visage se déforme jusqu'à devenir illisible, se dissolvant dans la trame de l'image électronique. Rédigé par l'artiste, le synopsis de l'œuvre se lit comme suit : « Seule. Dans un espace vide. Danser et puis rire ? S'amuser à passer et à repasser le temps. Compresser, étirer, essorer l'espace et le temps. Découvrir la charge d'un réel plutôt banal. Entrer dans les replis de la réalité. Voir entre les lignes. » Le corps se transforme, se disloque; le visage se déforme jusqu'à devenir monstrueux dans cette opération d'« essorage de l'espace et du temps ». Dans la vidéo *C't'aujourd'hui qu'* (1999), Manon Labrecque conçoit un dispositif pour animer certains accessoires : un bol de soupe et la table sur lequel il est déposé tournoient sur eux-mêmes et, ce faisant, décomposent l'image, et donc le plan filmé, en un pur mouvement.

3. Claude Bernard, cité par Georges Didi-Huberman, « Le mouvement de toute chose », *Mouvements de l'air – Étienne-Jules Marey, photographe des fluides*, Paris, Gallimard, 2004, p. 187.

4. Manon Labrecque, discussion avec l'auteure lors d'une visite à son atelier le 6 janvier 2015.

5. L'expression est de l'artiste et réfère à un élément fondamental de sa pratique.

6. Des sons provenant du contact entre les surfaces d'acétate sur lesquelles sont imprimées les images et un élément de bois de la structure ou du mécanisme qui les anime et engendre ces révolutions (mouvements circulaires autour d'un axe vertical et horizontal) constituent les sources sonores de l'installation.

7. Yoko Ono, « *Earth Piece* », 2008 *Biennale of Sydney : Revolutions – Forms That Turn*, Fishermans Bend (Victoria), Biennale of Sydney en association avec Thames & Hudson Australia, 2008, p. 279.

8. L'artiste a élaboré un mode de présentation de ses dessins permettant au visiteur de se mouvoir entre eux. Des chevalets en bois de chêne, de sa conception, confèrent à chaque dessin une présence autre que s'il était fixé au mur. L'image devient corps.

9. Dessiner les yeux fermés est une pratique que Manon Labrecque a amorcée au début des années 2000, lui permettant de retrouver ou de tendre vers des états du corps, des intensités, des fragilités organiques ou psychiques. Ces *dessins de mémoire* révèlent ce qu'elle qualifie d'« images sensations ».

10. Jean-Luc Nancy, *À l'écoute*, Paris, Galilée, 2002, p. 44.

11. Cette idée qui m'est chère a été, entre autres, traitée dans « Les images sœurs », *Raymonde April – Les fleuves invisibles*, Joliette, Musée d'art de Joliette, 1997.

12. Étienne-Jules Marey, *La machine animale*, Paris, Baillière, 1873, p. 5.

—
Nicole Gingras est chercheuse, commissaire indépendante et auteure; elle vit à Montréal. Les expositions, les programmations dont elle est commissaire et les publications sous sa direction ainsi que les séminaires qu'elle anime, traitent du temps, des processus de création, des traces et de la mémoire. Elle est également l'auteure de textes analytiques sur l'image en mouvement, la photographie, l'art sonore et l'art cinétique.